

Mme O.

Deux petits yeux fendus, pétillants d'intelligence, un nez fin et court, des traits délicats mais comme ramassés à la hâte après avoir été dessinés, un visage rond et plein, Mme O. est arrivée dans l'unité après avoir passé la fin de la nuit dernière dans le service des urgences. Allongée sur son lit, de forte corpulence, elle porte de courts cheveux noirs en bataille. Elle est vêtue de la chemise de nuit de l'hôpital, rehaussée par un foulard qui est posé sur ses épaules. Sa peau est rose, un rose un peu mauve et cela peut surprendre car elle a les yeux foncés.

... elle savait qu'il était possible de trouver la paix même dans le désespoir ...

Les ongles des mains et des pieds sont teints, ils disparaissent en partie sous les chairs boudinées. Sa voix? Un petit filet étouffé par des sécrétions; elle agite aussi ses lèvres blanches pour mieux se faire comprendre. Ce n'est pas qu'elle soit timide ou qu'elle n'ait rien à dire, au contraire, mais la trachéostomie récemment mise en place entrave autant les échanges qu'elle occasionne des complications locales et des difficultés à régler l'appareil de ventilation dont elle est dépendante.

Dès le premier jour d'hospitalisation et plus qu'avec quiconque, nous avons donc été contraints d'observer son visage pour la comprendre. En ce qui me concerne, ça faisait longtemps que je n'avais pas épié un visage de cette manière. Je pense aussi que ça faisait longtemps que je n'avais pas eu l'impression de mettre le mien à découvert, à nu, de manière à ce qu'elle puisse aussi le lire car c'est ainsi de toute évidence que nous parvenions à communiquer le mieux.

Je me souviens avec précision du sentiment d'étrangeté que j'ai éprouvé lors de notre première rencontre. D'emblée, elle avait tourné son regard vers moi et elle m'avait scruté avec une interrogation appuyée. Bien qu'une forme rare de myopathie limitait désormais sévèrement sa mobilisation et sa respiration, il émanait d'elle une stupéfiante sérénité assortie d'une espèce de dignité et de confiance que l'on ne croise pas fréquemment chez les patients hospitalisés.

Quand son visage était calme, elle le tenait bien droit, le menton à peine relevé.

Elle ne faisait assurément pas son âge. Tout au plus pouvais-je discerner quelques rides aux coins des yeux ainsi qu'un léger affaissement des joues. Il fallait qu'un problème surgisse pour que des traces de fatigue se révèlent. Une discrète torsion du cou, un pincement des lèvres, une tension sur les sourcils et toute cette peau trop fragile formait des plis. Une sueur pouvait aussi perler de son front. La fourre bleu pâle de son oreiller contribuait alors à modeler mystérieusement l'expression de ses traits. Son visage devenait asymétrique et il pouvait

alors former transitoirement ces poches luisantes qui révèlent habituellement les crispations de ceux qui sentent que leur vie ne tient qu'à un fil. En dehors

de ces instants, la douceur tranquille qui émanait de sa personne était saisissante et je ne l'ai vue paniquer durablement qu'à une seule reprise.

Les mains jointes sur le ventre ou posées le long des cuisses, les jambes en extension, légèrement écartées, elle passait la journée entière étendue. Elle nous signalait du mieux qu'elle pouvait les symptômes qui la gênaient mais elle ne se plaignait jamais, ni de ce repos forcé, ni de sa position figée ou des draps raides. Elle dormait peu. Le téléviseur était souvent allumé mais elle ne prêtait pas attention aux images. Elle ne semblait pas vraiment enregistrer l'heure non plus. Elle donnait l'impression de rêver malgré l'inconfort de la machine sur laquelle elle était arrimée. Elle était là, simplement, confiante, immédiatement disponible pour celles et ceux qui pénétraient dans sa chambre.

Sur sa table de nuit, elle avait fait déposer un dessin au fusain qu'elle avait réalisé quelques années plus tôt. Ce dessin représentait une petite chapelle dans la montagne. A ses côtés, je rencontrais son mari ou ses filles qui lui rendaient de fréquentes visites. Ils se tenaient souvent un peu en retrait, se préoccupaient infailliblement de l'évolution des dernières heures, de l'alimentation et de l'hygiène de leur proche. Ils étaient aussi capables d'échanger avec ce corps sans voix d'une façon que je n'ai jamais su reproduire et ils nous ont beaucoup aidés tout au long du séjour.

L'hospitalisation de Mme O. a duré presque six semaines. Elle a été marquée par plusieurs surinfections pulmonaires ainsi

que par des troubles digestifs importants. Dépendante de tant de soins, immobilisée sur un lit qui glissait comme un chariot, Mme O. a bien dû en tâter de notre médecine! Il lui en a fallu de la force pour résister. Dans ces moments, j'imaginai qu'elle se tournait vers le dedans pour parvenir à surmonter seule de tels obstacles. J'admirais sa capacité à aimer la vie et à être en lien avec ses proches malgré son invalidité. A cause de cette impression de sérénité et de dignité qu'elle dégagait, je me disais aussi qu'elle devait avoir moins peur que les autres car elle savait qu'il lui était possible de trouver la paix même dans le désespoir. Je pense que c'est de pouvoir sentir ce sentiment de liberté qui m'a ému. Une liberté stupéfiante si on songe à sa situation. Aujourd'hui, cette liberté que j'imaginai m'apparaît comme le principal corollaire de la sérénité et de la confiance que j'ai déjà évoquées. Toutefois, à la différence de ces dernières qui s'attachent aux personnes et aux choses, la liberté de Mme O. consistait à avoir déjà accepté de s'en éloigner si les conditions l'imposaient.

Une fois la situation stabilisée, Mme O. a été transférée dans un autre hôpital pour une suite de soins. J'ai rapidement perdu sa trace et je ne l'ai plus revue. Toutefois, j'ai souvent pensé à elle en observant du coin de l'œil le dessin au fusain qu'elle avait offert à l'équipe soignante avant son départ. Ce dessin est resté longtemps épinglé dans le bureau des infirmiers de l'unité. J'ai également conservé la lettre que m'avait écrite son mari pour nous remercier de notre prise en charge. C'est en faisant de l'ordre dans mes affaires que j'ai retrouvé ce document qui m'a donné envie de laisser une autre trace de Mme O.

Dr Christophe Luthy

Service de médecine interne de réhabilitation
Département de réhabilitation et gériatrie
HUG, 1211 Genève 14
christophe.luthy@hcuge.ch